

(p. 217) : ce n'est pas à Dionysos, mais à la grappe géante de la Terre Promise, figure du Christ, que songent les auteurs chrétiens ; voir à ce sujet O. Nussbaum, « Die grosse Traube Christus », *JbAC* 6 (1963), p. 136-143, non cité dans la bibliographie, ou Cl. Leonardi (cité dans la bibliographie), p. 164-186. Quant à l'image, si courante dans le christianisme ancien, du pressoir (de la croix ou du martyr), elle renvoie probablement plus à la vie quotidienne du bassin méditerranéen qu'à Dionysos (voir *RLAC*, s.v. *Kelter*). L'auteur est plus à l'aise dans les textes que dans l'iconographie. Dire que Jonas au repos est représenté « quasi sempre » sous une vigne (p. 141) est faux ; c'est au contraire l'exception : c'est une cucurbitacée qui couvre la pergola dont l'ombre le rafraîchit, en conformité avec le texte de la Septante et des Vieilles Latines. Les cheveux longs parfois attribués au Christ dans les images anciennes rappellent-elles l'image efféminée de Dionysos ? Il ne faudrait pas oublier qu'ils appartiennent au portrait de certains philosophes dans l'Antiquité tardive (voir P. Zanker, *La maschera di Socrate*, Torino 1997, p. 286-295 : « I lunghi capelli dei charismatici »). Parler de récupération chrétienne de l'iconographie dionysiaque à propos de la « Villa Piccola » sous S. Sébastien ou du cubiculum de Tellus dans la catacombe de Via Dino Compagni (p. 142-145) n'a pas de sens, les deux monuments étant païens. L'idée (reprise à A.-C. Jaccottet) que les représentations anciennes du baptême de Jésus s'inspireraient de l'initiation de Dionysos enfant, ou en tout cas y feraient penser, n'est guère plausible : le thème iconographique païen est rarissime, et, côté chrétien, les images de baptême qui en ont été rapprochées figurent très probablement le baptême du fidèle plutôt que celui de Jésus. Si l'on excepte un sarcophage constantinien, le baptême du Christ n'est guère attesté avant la fin du IV^e s. ; c'est le vêtement du baptisant (la peau de bête de Jean-Baptiste) qui renvoie au baptême de Jésus, et non la seule colombe, figure de l'Esprit que reçoit le baptisé, « re-né » dans les eaux, et peut-être pour cette raison représenté en plus petit. Ce sont là des détails. Dans son ensemble, le livre est bien documenté et doté d'une solide bibliographie. La rigueur de la construction d'ensemble et la clarté de l'expression le rendent très agréable à lire. On apprécie aussi la prudence des conclusions de Francesco Massa, qui se refuse à parler de syncrétisme comme de christianisation de certains motifs, préférant les termes d'« appropriazione e risemantizzazione », ou encore de « mediazione culturale ». À propos de l'iconographie, il pense qu'il n'y a pas simple reprise de schémas d'atelier, parce que les commanditaires ne pouvaient pas ignorer les possibles rapports avec les thèmes dionysiaques, dans un monde où existe encore à tout le moins le dionysisme folklorique de fêtes bien arrosées. C'est fort possible. Mais pensait-on toujours à Dionysos quand on voyait des putti vendangeurs ? Les images de vendange évoquaient de façon générale la vie bienheureuse, tout comme les images de bergers ou de pêcheurs à la ligne aimées du tout premier art chrétien.

Martine DULAÉY

Dominique HOLLARD & Fernando LÓPEZ SÁNCHEZ, *Le Chrisme et le Phénix. Images monétaires et mutations idéologiques au IV^e siècle*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 230 p., nombr. ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-110-2.

On ne se méprendra pas sur le contenu de cet intéressant ouvrage abondamment illustré : en dépit de son titre, le livre porte en effet moins sur l'utilisation des images du chrisme et du phénix sur les monnaies que sur certains aspects du fonctionnement du pouvoir impérial au IV^e siècle. Parmi les neuf chapitres de l'ouvrage, qui sont en partie d'anciens articles retravaillés, le phénix est essentiellement traité dans les premier et dernier chapitres, tandis que le chrisme l'est dans les chapitres 2 et 3. Cette ambiguïté explique aussi pourquoi ce compte rendu sera l'écho de l'impression qu'a tiré un lecteur qui, sans être un spécialiste de la numismatique du IV^e siècle et des successions dynastiques impériales, est suffisamment concerné par l'évolution religieuse et par l'évolution politique qui lui est liée, pour s'intéresser à des points de vue qui paraissent neufs sur ces questions particulières. Davantage que le Chrisme et le Phénix, deux ou trois thèmes paraissent donner au livre sa véritable signification. Ils sont évoqués dans une introduction (p. 7-11), sur laquelle on reviendra à la fin de ce compte rendu. Les chapitres 1, 2 et 8, rédigés par Dominique Hollard, sont inédits tandis que les chapitres 3 à 7 et 9, dus à Fernando López Sánchez, sont des versions remaniées et actualisées d'articles publiés entre 2000 et 2007. Dans le premier chapitre « Du soleil invaincu au Christ héliaque : le basculement des images sur le monnayage de Constantin et ses échos chez Lactance et Eusèbe de Césarée » (p. 13-36), l'auteur s'attache à montrer l'origine de la signification du phénix et le fait que le basculement vers une iconographie chrétienne se fait tardivement dans le monnayage de Constantin. Le principal apport du deuxième chapitre « Le monogramme constantinien : du signe victorieux au symbole christique » (p. 37-67) semble être la proposition faite par l'auteur que la fameuse vision de Constantin, telle qu'elle a été transmise, provient de la réécriture chrétienne par Eusèbe d'éléments plus anciens, en partie païens. L'auteur montre aussi que le monogramme constantinien peut se rattacher à des éléments plus anciens, ce qui a pu en faciliter l'adoption. Le chapitre 3 « Le chrisme chrétien des Cornuti et le taureau païen des Petulantes (352-362) » (p. 63-86) porte principalement sur le monnayage de Magnence, considéré comme une réplique au monnayage de Constance II ; son utilisation du chrisme vise à se rattacher à Constantin et souligne l'importance du principe dynastique. Dans le chapitre 4 « La tutelle de l'armée illyrienne sur la dynastie constantinienne (337-361) » (p. 82-101), quelques aspects au moins mériteraient d'être discutés davantage, par exemple, le rôle de l'armée dans l'exécution de Crispus et de Fausta (p. 89), de même que dans le massacre des autres membres de la famille de Constantin sous Constantin II, celui-ci étant dégagé de toute responsabilité. Il est vrai que cette interprétation était déjà celle d'Ernest Stein (*Histoire du Bas-Empire*, vol. I. 1, Paris 1959, p. 131-132). L'emploi du surnom « porphyrogénète » au IV^e siècle est un peu anachronique, même si on peut le comprendre. Le chapitre 5 « Procope et le bouclier macédonien (356-366) » (p. 103-119) tend à montrer que l'usurpateur Procope cherchait à démontrer sa légitimité par, entre autres, sa proximité avec la fille posthume de Constance II et sa seconde femme. Si Arles était une ville importante et si elle avait sans doute une relation privilégiée avec Constantin, il semble difficile de suivre l'auteur qui pense dans le chapitre 6 « Arles, la Constantinople gauloise (328-363) » (p. 121-143) que celui-ci voulait faire d'Arles une capitale occidentale jouant là le rôle de Constantinople en Orient, rôle qui, selon lui, n'était pas, dans l'esprit de Constantin, celui de capitale de la *Pars orientis*. Le chapitre 7 « Le revers au cavalier

tombant (347/348-357/358) et son modèle de la bataille de Gaugamelès (331 a. C.) » (p. 145-161) est essentiellement consacré à une émission de Constance II qui porte au revers un cavalier tombant. L'auteur tente de rattacher cette iconographie, à travers différents intermédiaires, à la célèbre mosaïque de Pompéi qui représenterait non la bataille d'Issos, comme il a été le plus souvent dit, mais celle de Gaugamelès (l'interprétation est soutenue par les grandes lances portées par les soldats persans, qui, selon les sources, ne se seraient servis de cette arme qu'après Issos... mais est-il établi que la peinture d'Apelle a été fidèle sur ce point ?). Le chapitre 8 « Une couronne pour deux Victoires : le singulier solidus d'avènement de Gratien » (p. 163-182) a pour objet l'iconographie de deux *solidi*, frappés à Arles et à Lyon quelques mois après que Gratien, à l'âge de huit ans, fut élevé au rang d'Auguste, sans doute à l'occasion des *quinquennalia* de Valentinien I^{er}. S'il semble possible et même vraisemblable que les deux victoires puissent signifier l'Orient et l'Occident, il est peut-être moins sûr que l'Orient soit assimilé au christianisme et l'Occident au paganisme, interprétation fondée sur le fait que l'une des Victoires est représentée au-dessus du *labarum*, l'autre symbolisant la Victoire de l'autel du Sénat. Il me semble également difficile de dire que le phénix n'a pas pu se christianiser (p. 169), puisqu'il apparaît très souvent dans les représentations de la scène dite de la *Traditio Legis*, qui se cristallise dans le dernier tiers du IV^e siècle. Le chapitre suivant « L'image du Phénix et l'impact du désastre d'Andrinople dans la numismatique romaine » (p. 183-195) est d'ailleurs plus nuancé sur la signification chrétienne du phénix (en particulier p. 187-190) : la présence, la disparition, puis la réapparition du phénix sur les monnaies du IV^e siècle sont ainsi discutées. L'opposition entre le concept d'*Aeternitas*, accompagné par le phénix sous Constance II, et celui de *Perpetuitas*, accompagné par le phénix sous Valentinien I^{er}, est-elle aussi forte qu'il n'est dit dans ces pages ? Il est sans doute juste d'attirer l'attention sur le fait que les deux mots ne sont pas synonymes et que *Perpetuitas* insiste sur la continuité, mais faut-il aller jusqu'à dire que Valentinien I^{er} voulait nier la situation difficile après Andrinople alors que Constance II, en utilisant *Aeternitas* voulait mettre l'accent sur une rupture ? Ces chapitres sont suivis par une « Chronologie impériale de l'élévation de Constantin (306) à la mort de Théodose (395) » (p. 197-207) qui se présente quasiment sous la forme d'annales ; années après année, une ou plusieurs lignes rappellent les principales actions ou les principaux mouvements des empereurs. Le volume se termine par les annexes usuelles, abréviations bibliographiques, bibliographie générale et index. Revenons pour terminer sur l'introduction, dans laquelle les auteurs annoncent quelques thèmes qui courent de manière plus ou moins insistante dans l'ensemble des articles : la signification du chrisme comme signe de l'élection divine d'une dynastie, l'armée illyrienne comme gardienne de la légitimité impériale et centre de gravité de l'Empire, Arles pensée comme pendant de Constantinople. Ces thèmes et la manière dont ils sont traités, comme certains autres – par exemple les relations entre Constance II et Julien – présentés sous un jour très irénique, auraient pu – ou dû – être discutés de manière plus approfondie. Mais ces réserves ne doivent pas occulter les discussions très précises sur un certain nombre d'émissions monétaires de cette période et des questions iconographiques qui ont longtemps posé problème.

Jean-Michel SPIESER